

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 12

Artikel: Statistique de la photographie
Autor: Michod, Alex
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176570>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gratuitement; le savon est fourni par l'établissement à un prix réduit.

5° Une école où vont chaque jour, durant trois heures, les enfants des ouvriers, qu'ils soient ou ne soient pas employés dans la fabrique.

Il y a enfin une caisse pour recevoir les épargnes des travailleurs.

J'ai passé une journée entière dans ce petit monde, j'ai assisté aux repas dont j'ai pris ma part, j'ai causé avec plusieurs ouvriers et employés, je n'ai vu que des êtres satisfaits. Les actionnaires qui ont organisé tout cela doivent être aussi contents, car ils se partagent annuellement de fort beaux bénéfices, et ils ont de plus la satisfaction de pourvoir à l'existence de plus de 3000 personnes.

Dans la belle saison, les ouvriers portent leurs repas dans la forêt qui borde les eaux argentées de l'*Albe*; ils se groupent suivant leurs convenances de familles ou d'amitié et dînent gaiment à l'ombre des grands arbres, puis ils dorment, causent et fument jusqu'à ce que la cloche du travail les rappelle à l'ouvrage. Il n'est pas rare de rencontrer sous les vertes allées de jeunes couples cherchant un peu plus de solitude pour leurs doux entretiens; ce sont des ouvriers et ouvrières fiancés et dont les familles sont peut-être occupées dans la fabrique. La moindre preuve de désordre ou d'inconduite entraîne pour le ou les coupables un renvoi immédiat; les femmes et les jeunes filles sont sous la sauvegarde de leurs pères, frères et maris; du reste, l'administration exerce une surveillance sévère sur la conduite morale de cette petite colonie.

A côté des avantages nombreux que nous venons d'énumérer, il y a bien quelques inconvénients résultant d'une pareille réunion d'ouvriers vivant en commun et soumis à une discipline assez sévère, mais les premiers l'emportent sur les seconds.

Cet établissement magnifique est une nouvelle preuve des beaux résultats qu'on peut obtenir par l'association intelligente du travail, de la science et du capital.

H. R.

et du *Red-River*, je crois, vers le quarantième degré de latitude boréale.

— Pourquoi donc avez-vous écrit sur le registre : baron Bussy de Roquebrune ?

— C'est une habitude que j'ai prise dans les hôtelleries de Suisse et d'Allemagne; cela éblouit l'hôtelier.

— Vous avez réponse à tout, dit le Canadien. Eh bien! puisque le hasard me fait rencontrer un parent, ce qui, dans ce pays de loups et de chasseurs de dollars, est presque un ami, il faut que je lui donne un bon conseil.

— Donnez, pourvu qu'il n'engage à rien.

— C'est le sort de tous les conseils. Vous êtes nouveau venu à New-York; fuyez les rendez-vous de miss Cora Butterfly.

— Qu'est-ce que miss Cora Butterfly? demanda Bussy d'un air indifférent.

— C'est, répondit le Canadien, une fille charmante, qui a les yeux bleus, les cheveux blonds, vingt ans, un air candide, d'admirables épaules, des dents petites et blanches comme celles d'un

Statistique de la photographie.

Une des plus charmantes industries, parmi celles qu'a vu naître notre époque, est sans contredit la photographie qui, aujourd'hui, rivalise presque avec la peinture et la gravure. En 1839, Daguerre recevait du gouvernement français des récompenses honorifiques et une pension de 6000 fr., afin que son admirable découverte fût rendue publique. Aussitôt des hommes intelligents s'empressent de toutes parts d'en étudier et d'en perfectionner les procédés, d'en faire les applications les plus curieuses et les plus inattendues, depuis les portraits de grandeur naturelle jusqu'aux portraits-cartes et aux photographies microscopiques.

Tel photographe en renom, Belloc, par exemple, a fait à Paris, en dix ans, plus de mille élèves. Aujourd'hui, cette ville fournit d'appareils et autres objets nécessaires à cette industrie les cinq ou six mille photographes de l'Amérique et ceux, plus nombreux encore, qui s'en occupent dans notre Europe. Cette fabrication, et la photographie proprement dite, occupent à Paris 25.000 personnes qui produisent annuellement une valeur de plus de 50 millions de francs.

M. Secretan fit quelques essais de photographie à Lausanne déjà en 1842, mais ce fut M. Heer-Tobler qui l'introduisit réellement dans notre pays dès l'année suivante. La beauté de ses produits attirèrent d'abord l'attention des amateurs, et il n'a cessé depuis lors de les perfectionner. D'autres établissements sont venus plus tard, M. Détraz et M. Gorgerat à Lausanne, dont les reproductions sont aussi très-distinguées; d'autres établissements moins considérables ont été formés aussi à Morges, Vevey, Yverdon, etc. Tel de nos principaux photographes occupe toute l'année cinq ou six personnes et fait chaque année 20.000 de ces charmants portraits-cartes dont la première idée appartient au célèbre Disderi de Paris, ou de vues et reproductions de tableaux en petit format. On peut évaluer à près de 400.000 fr. la valeur produite annuellement dans le canton par nos divers ateliers photographiques.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur cet intéressant sujet, ses applications militaires, celles qu'on

jeune chien, la taille ronde, les lèvres vermeilles, mille dollars de revenu, de grandes dispositions à en dépenser vingt mille, et qui cherche un mari assez riche pour payer ses fantaisies et ses dentelles. En un mot, c'est la jeune dame qui vous a donné rendez-vous pour ce soir, à neuf heures, dans sa chambre.

— Vous êtes fort au courant de mes affaires, dit Bussy, moitié riant, moitié fâché.

— Ne remarquez pas mon indiscrétion, reprit Roquebrune. Vous avez vu cette jeune blonde, et vous l'aimez. C'est un antique usage des Français de France auquel vous ne pouviez déroger. Les Anglais aiment les chevaux, les Allemands la bière, les Américains le whiskey, et les Français aiment les femmes. C'est un goût fort noble, je vous assure, et que je suis loin de condamner; mais croyez-moi, faites votre malle, et allez voir la forêt du Scioto.

— Bon! le Scioto n'est pas pressé; il peut attendre.

(La suite prochainement.)

pourrait en faire à la topographie, à l'enseignement, etc.; ce sera peut-être le sujet d'une nouvelle communication au *Conteur Vaudois*.

ALEX. MICHOD.

Notes sur la culture du lin.

Dans les Alpes, le lin ne se cultive qu'en très-minimes quantités; cependant, il y réussit beaucoup mieux que dans la plaine, où il est sujet à bien des casualités inconnues dans la montagne; si on n'y recueille qu'une qualité médiocre, c'est parce qu'on ignore que le lin s'abâtardit très-prompement, qu'il faut sans cesse en renouveler la graine par celle de Russie, comme cela se pratique en Flandre et en Irlande, où il se cultive sur une très-grande échelle et forme un objet important de commerce. Pour opérer ce renouvellement, on enseme chaque année une petite partie de son champ en graine de lin de Russie qu'on laisse arriver à complète maturité, afin que la graine soit propre à servir de semence l'année suivante; mais il faut cependant faire observer que le lin qu'on laisse ainsi arriver à toute maturité est d'une qualité bien inférieure à celui qui est récolté plus tôt, encore vert, et dont la graine sert à faire de l'huile.

La Flandre, où se cultive beaucoup le lin, est un pays de plaines; le sol y a une valeur bien supérieure à celui des Alpes, et un champ de lin y est réputé d'un rapport bien plus élevé que celui de toute autre récolte; si l'on ajoute à cela que les Alpes sont plus favorables à la culture du lin que la plaine, on peut espérer un très-bon résultat; en attendant que l'expérience le démontre, que l'on en fasse l'essai sur de petites étendues de terrain, qu'on se rende compte du produit, car cette culture peut devenir très-lucrative.

On objectera qu'il ne faut pas nuire à la production de l'herbe qui est le produit le plus naturel et le plus convenable des Alpes; sans le contester, on doit donner la préférence à ce qui est le plus avantageux. D'ailleurs, quelle que soit l'extension que pourrait prendre la culture du lin, elle n'occupera jamais qu'une très-petite étendue de terrain comparativement à celle qui restera en prairies, et le champ qui aura été bien fumé et cultivé pour recevoir du lin, produira plus d'herbe les années suivantes, puisqu'un intervalle de 6 à 7 ans est nécessaire avant qu'on puisse ressemer du lin à la même place. On sème de préférence le lin après une récolte d'avoine, de pommes de terre ou de fèves, qui a été bien fumée; en automne, on laboure assez profondément la terre; en hiver, on y répand de l'engrais liquidé d'étables de vaches. Dans les terres légères, on sème le lin deux ou trois semaines plus tôt que dans les terres fortes. Lorsque le lin est encore très-court, qu'on peut le fouler sans lui nuire, il faut en extraire toutes les plantes étrangères. En novembre, la graine

de lin de Russie arrive dans les ports de mer d'Amsterdam, Rotterdam, Anvers, etc.

Un négociant de Lausanne, voulant encourager chez nous, la culture du lin, a fait venir de Russie une certaine quantité de graine qui sera délivrée, au prix d'achat, à toutes les personnes qui désirent en faire l'essai. — *Dépôts*: M^{me} Chevalley, à Lausanne; Louis Audemars, au Brassus; Bezençon et fils, à Echallens; David Dubuis, à Rossinières; Ulric Haldy, à Gessenay; Antonio, à Monthey; Antonio, au Sépey; M^{me} Cordey, à Savigny.

Lettre d'un jeune Vaudois

servant dans l'armée américaine.

Nous devons à l'obligeance d'un de nos abonnés de pouvoir communiquer à nos lecteurs la lettre suivante qui lui a été adressée par un de ses parents, jeune Vaudois servant dans l'armée fédérale en qualité d'aide-de-camp du général Spears. Outre quelques détails de famille que nous avons supprimés, cette lettre donne sur la guerre actuelle des renseignements très-caractéristiques et sur l'exactitude desquels on peut compter.

« Quartier-général, 1 brigade Teness., camp près Musfreesboro, Rutherford C. Teness. 6 janvier 1865.

..... « Notre brigade quitta Louisville le 7 décembre au soir, par un froid fort vif. Nous dûmes bivouaquer plusieurs nuits sans tentes, le sol durci par le gel ne permettant pas d'enfoncer les piquets. Arrivés à Bowline Green, nous reçûmes l'ordre d'y rester 8 jours en garnison, puis nous continuâmes notre pénible voyage avec 400 chariots attelés de 6 mulets et chargés de provisions et munitions, 1400 bœufs, 500 mulets chargés et 100 ambulances. Il y avait 5 régiments d'infanterie, autant de cavalerie, le tout formant un convoi de 2 lieues et demie de long. J'étais monté, mais en qualité d'aide-de-camp du général commandant, j'ai fait le triple de la distance (200 milles), tant j'ai dû surveiller cet immense convoi de la tête à la queue pour que la marche se fit en bon ordre. Le pays étant bien boisé, nous faisons pendant la nuit des feux énormes pour nous garantir du froid. Nous craignons d'être surpris par le célèbre Morgan, commandant une brigade de cavalerie ennemie, mais il nous a laissé passer sans entrave. Nous voyagions sans cesse en pays ennemi, cette partie du Kentucky étant rebelle. La route était solitaire; des maisons de ferme et des villages abandonnés ou brûlés, des champs piétinés, des granges vides; ni hommes, ni bétail. Partout des cadavres de chevaux et de mulets abandonnés par les armées des deux partis. Des nuées de vautours planant dans l'air infect et attendant la part que nous ne pouvions manquer de leur laisser, car nos mulets n'étant pas domptés, beaucoup se ruent sous le collier, se cassent les jambes dans les chaînes et sont abandonnés par nos charretiers. Je me suis fait un devoir d'abattre beaucoup de ces pauvres animaux ainsi voués à mourir de faim.

Nous arrivâmes à Nashville le 24 décembre et campâmes dans ses environs pendant 8 jours, puis reçûmes l'ordre de partir pour escorter un convoi de provisions pour l'armée de Rosecrans, combattant devant Murfreesboro. Il tomba toute la nuit une pluie fine et glacée; nos hommes marchaient en silence, car l'ennemi avait réussi à tourner Rosecrans la nuit précédente et à brûler un convoi de provisions dont nous vîmes les restes encore fumants. Nous arrivâmes enfin au milieu de la grande armée de Rosecrans composée de 150 à 170 mille hommes, et dont les feux éclairaient